

à s'en dépouiller entièrement, ou même à les modifier dans leurs lignes essentielles. Car ces premières impressions sont devenues avec le temps des habitudes, puis des instincts, puis une seconde nature, dont on pourrait dire comme de la première :

*Naturam furcâ expelles, tamen usque recurret.*

On a vu plus haut (1) que tout être vivant est susceptible de recevoir des habitudes, c'est-à-dire une direction nouvelle plus ou moins différente de celle qu'il tient de la nature. Le dressage dompte et transforme l'animal vicieux. La culture opère sur les jeunes arbres de véritables merveilles :

*Exuerint sylvestrem animum cultuque frequenti  
In quascumque voces artes hand tarda sequentur.*

Mais la puissance de l'éducation est en proportion de la vitalité du sujet : bornée dans la plante, plus développée chez l'animal, elle atteint dans l'homme le *maximum* de ses effets. L'homme a deux propriétés distinctives qui lui permettent de s'assimiler, plus qu'aucun être, l'influence éducatrice, nous voulons parler de la réflexion et de la liberté. Par la première, il comprend les enseignements qu'on lui donne, par la seconde, il se détermine à sortir de la voie dont on lui montre l'issue fatale, pour entrer dans celle qui répugne peut-être à ses instincts, mais dont il aperçoit le terme heureux.

Voyez ce qui se passe dans le phénomène si connu

(1) *Supra*, 1<sup>re</sup> partie, ch. II, a. 2.

de la greffe. Faites une incision sur un arbre qui ne portait que des fruits amers, il se revêtira d'un feuillage nouveau et donnera des fruits d'une exquise saveur

*Exiit ad cælum ramis felicibus arbos  
Miraturque novas frondes, et non sua poma* (1).

L'enfant livré aux penchants de sa nature est l'arbre aux fruits amers ; l'éducation est la greffe qui dépose le germe appelé à produire une nouvelle vie. Quiconque a la direction d'une âme jeune doit pouvoir lui adresser la parole de saint Paul : *Filioli, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* (2).

A partir de l'âge mûr, l'éducation a moins de prise sur l'homme, la plasticité mentale aussi bien que la plasticité physique a progressivement diminué, le dehors agit avec beaucoup moins de force sur le dedans. Mais l'éducation a déjà fait son œuvre et pour l'ordinaire le mouvement continue en vertu de la vitesse acquise et dans le sens des impressions du premier âge.

Au reste, l'homme demeure toujours plus ou moins sensible aux influences sociales, et il est prouvé par l'expérience qu'on peut créer *toujours* dans son esprit, à tout moment de son évolution, une orientation nouvelle, capable de faire équilibre aux tendances préexistantes. Un des traits qui caractérisent l'homme par rapport à l'animal, et l'homme civilisé par rapport au sauvage, c'est que son intelligence reste plus

(1) Virgile, *Eglog.* I, II, v. 82.

(2) *Galat.*, IX, 19.

longtemps capable d'acquisitions nouvelles, ne se referme pas sur le savoir acquis, comme certaines fleurs sur les insectes qu'elles étouffent.

En résumé, l'éducation et l'instruction sont essentiellement distinctes de l'hérédité, et combinées ensemble, ces deux forces donnent une composante assez puissante pour neutraliser les tendances natives, et même, en plus d'un cas, pour susciter des tendances contraires qui éloignent l'individu de ses origines et lui ouvrent une voie nouvelle.

\*  
\*  
\*

M. Ribot nous objecte que l'éducation n'a d'action efficace que sur les natures moyennes, que son influence est presque nulle sur les formes inférieures comme sur les formes supérieures de l'intelligence.

Nous pouvons répondre à M. Ribot que régner sur les natures moyennes est déjà une belle part, puisqu'elles représentent la majorité, la grande majorité. Mais il n'est pas exact que l'éducation demeure sans influence appréciable « sur les formes inférieures et sur les formes supérieures de l'espèce humaine ». Sans doute, un esprit très faible ne peut recevoir qu'un petit nombre d'idées, de quelque manière qu'on s'ingénie pour lui ouvrir l'horizon de la pensée ; mais encore faudrait-il ajouter que ce petit nombre d'idées, c'est de l'éducation qu'il les tient et que sans elle il se verrait réduit au *minimum* le plus rudimentaire de la vie intellectuelle.

Quant aux intelligences d'élite que la nature a comblées de ses faveurs, elles peuvent, il est vrai,

voler de leurs propres ailes, mais non pas avant que d'autres leur aient appris à voler. L'hérédité avait déposé en elles des *germes* de qualité supérieure, si l'on veut, mais ce n'étaient que des germes, et comme les autres germes, il a fallu les entourer de soins, les placer dans des conditions favorables à l'éclosion et au développement.

Une autre réponse, c'est que les dons naturels favorisent l'action de l'éducation, bien loin de la supprimer ou de la rendre inutile. « Nous voyons bien pourquoi un idiot est peu éduicable, mais nous ne voyons pas pourquoi les grandes qualités naturelles du génie ne le rendraient pas accessible à l'éducation. Plus on est naturellement intelligent, plus on est capable d'apprendre et de devenir *savant* par éducation. Plus on est naturellement *généreux*, plus on est capable de devenir *héroïque* par éducation, etc... La vitesse déjà acquise n'est qu'une condition de plus pour en acquérir encore... Nous pensons donc que le génie réalise à la fois le maximum d'hérédité féconde et d'*educabilité* féconde (1) ».

Le poète avait donc exprimé une vérité de simple bon sens, dans ces vers si connus :

« ... Ego nec studium sine divite venâ,  
Nec rude quid possit video ingenium ; alterius sic  
Altera poscit opem res et conjurat amicè (2).

\*  
\*  
\*

Cependant, il faut redire de l'éducation ce que nous

(1) Guyau, *Education et hérédité*, ch. II, §. 5.

(2) Horace, *Art. poét.*, v. 409.

avons dit plus haut de la loi des milieux : son influence, si grande qu'on la fasse, est toute extérieure et artificielle. L'éducation donne la *culture* seulement ; c'est l'hérédité qui donne le *fond*.

Tâchons de bien nous rendre compte du rôle véritable du maître et du disciple dans une bonne méthode d'enseignement. L'idée qu'il convient de s'en faire est la clef du problème qui nous occupe en ce moment : déterminer la part respective de l'éducation et de l'hérédité dans l'acquisition de la science et de la vertu.

Saint Thomas nous semble avoir donné la formule la plus exacte des procédés pédagogiques. D'après lui, le disciple se présente au maître avec des facultés qu'il tient tout ensemble de la nature (hérédité) et de son auteur (création) ; il se présente aussi avec la connaissance des premiers principes que toute raison humaine, si faible qu'on la suppose, dégage par intuition des données sensibles et du simple rapprochement du sujet et de l'attribut (1).

Les premiers principes, bien entendus, comprennent toutes les déductions qui composent la science ; mais ils ne les contiennent que virtuellement et en puissance. Ce sont des germes d'une fécondité

(1) « Homo homini causa sciendi quodammodo existit, non sicut notitiam principiorum tradens, sed sicut id quod implicite et quodammodo in potentiâ in principiis continebatur, educendo in actum, per quaedam signa sensibilia. » (*Qq. dispp.* q. xi, *De Magistro*, a. 3, c.) — « Homo verè doctor dici potest et veritatem docens, et mentem illuminans, non quasi lumen rationi infundens, sed quasi lumen rationis coadjuvans ad scientiæ perfectionem, per ea quæ exterius proponit. » (*Ibid.*, ad 9.)

merveilleuse, mais des germes seulement. Le modeste gland renferme en puissance le chêne géant qui naîtra de lui. Mais pour que le chêne sorte du gland, il faudra du temps d'abord, et ensuite une humidité propice et de chauds rayons. De même les principes sommeilleraient longtemps dans l'esprit du disciple, si le maître ne venait les exciter et faire jaillir l'étincelle scientifique (1). Faisant appel aux notions premières, connues de l'écolier, il lui montre comment elles s'appliquent à tel objet spécial, comment elles se développent en s'étendant, comment elles conduisent à des conclusions prochaines, et celles-ci à des conclusions plus éloignées. Pour cela, il engage le jeune voyageur à marcher à sa suite, en lui montrant les sentiers qu'il a lui-même parcourus avec bonheur ; ou pour parler sans figure, il raisonne devant lui, et il l'aide à raisonner avec lui et comme lui.

Le Docteur Angélique se représente le disciple

(1) « In eo qui docetur, scientia praeexistebat, non quidem in actu completo, sed quasi in rationibus seminalibus, secundum quod universales conceptiones, quarum cognitio est nobis naturaliter indita, sunt quasi semina quaedam omnium sequentium cognitionum. Quamvis autem per virtutem creatam rationes seminales non hoc modo educantur in actum, quasi per aliquam virtutem creatam infundantur, tamen id quod est in eis originaliter et virtualiter, actione creatæ virtutis in actum educi potest. » (*Qq. dispp. De Verit.* q. 11, *de Magistro*, a. 1, ad. 5).

« L'éducation ! quelles nobles idées, quelle forte action les étymologies expriment ici : c'est presque tirer du néant ; presque créer ; c'est au moins tirer du sommeil et de l'engourdissement les facultés endormies ; c'est donner la vie, le mouvement et l'action à l'existence encore imparfaite. » (*Mg. Dupanloup. De l'éducation*, t. I, l. I, ch. 1.)

comme un *malade* et l'éducateur comme un *médecin* secourable (1). Le médecin le plus habile n'a aucune vertu magique sur la maladie; c'est à la nature à se guérir elle-même. Mais si la nature est faible, il faut que de sages remèdes viennent l'exciter à *réagir* et à recouvrer la santé, grâce à cette énergique réaction. De même, le plus docte professeur ne saurait communiquer à son élève la science qu'il a acquise au prix de longs efforts; mais il peut, il doit agir sur cette jeune intelligence, et l'aider dans le passage plus ou moins lent de la puissance à l'acte.

Qui donc avait dit qu'au moyen âge la science reposait tout entière sur l'autorité, et que toute la fonction du disciple consistait à jurer sur la parole du maître? Trouvaille inespérée! Elles sont du représentant le plus autorisé du moyen-âge, ces paroles

(1) « Sicut medicus, in sanatione, est minister naturae, quae principaliter operatur, confortando naturam, et apponendo medicinas, quibus velut instrumentis natura utitur ad sanationem... similiter etiam contingit in scientiae acquisitione, quod eodem modo docens alium ad scientiam ignotorum *deducit*, sicut aliquis *inveniendō* deducit seipsum in cognitionem ignoti. Processus autem rationis perveniens ad cognitionem ignoti, in *inveniendō*, est ut principia communia per se nota applicet ad determinatas materias, et inde procedat in aliquas particulares conclusiones, et ex his in alias; et secundum hoc unus alium docere dicitur, quod istum discursum rationis, quem in se facit ratione naturali, alteri exponit per signa; et sic ratio naturalis discipuli, per hujusmodi proposita, sicut per quaedam instrumenta, pervenit in cognitionem sibi ignotorum. — Sicut ergo medicus dicitur causare sanitatem in infirmo, naturā operante, ita etiam homo dicitur causare scientiam in alio, operatione rationis naturalis illius; et hoc est docere. » (Ibid., a. 1, c.)

hardies, si favorables à la raison individuelle: « La cause véritable de la science, ce ne sont pas des signes ni des faits, c'est l'intelligence dégageant les principes par la vertu abstractive qui lui est propre, et tirant de ces principes les conclusions qu'ils contiennent... Un homme instruit un autre homme en exposant devant lui le raisonnement qu'il fait lui-même pour découvrir la vérité; et la raison naturelle du disciple, grâce à la direction donnée par le maître, comprend les vérités jusque-là inconnues. Le médecin rend la santé au malade en provoquant la réaction de la nature, et le professeur fait naître la science dans l'esprit de l'écolier en lui apprenant à se servir de sa raison naturelle. *Sicut ergo medicus dicitur causare sanitatem in infirmo, naturā operante, ita etiam homo dicitur causare scientiam in alio, operatione rationis naturalis illius; et hoc est docere. — Proximum scientiæ effectivum non sunt signa, sed ratio discurrens a principiis in conclusiones.*

« Dans l'éducation ce que fait l'instituteur par lui-même est peu de chose, ce qu'il fait faire est tout. Quiconque n'a pas entendu cela n'a rien compris à l'œuvre de l'éducation humaine » (1).

La discipline *morale* doit suivre les mêmes procédés que la discipline intellectuelle, et c'est ici surtout que l'éducation peut obtenir ses meilleurs triomphes. Apprendre à raisonner et à vouloir, c'est l'instruction et l'éducation la plus haute. Donner à la raison la perception très nette des grands principes qui dominent et éclairent toutes les sciences; proposer à la volonté

(1) Mgr Dupanloup, *de l'Éducation*, t. I, l. 1, ch. 1. (Sixième édition.)

un idéal élevé qui la préserve des défaillances et illumine la vie tout entière, est infiniment meilleur qu'entasser des connaissances et des pratiques ; car c'est créer une individualité distincte, originale ; c'est apprendre à un esprit à *chercher*, à *trouver* la vérité par lui-même, c'est former une volonté capable de se frayer un chemin et de résister au torrent.

« Le rôle de l'instruction, a dit avec beaucoup de bon sens un écrivain de nos jours, est surtout de donner à l'esprit les *cadres* où viendront se grouper les faits et les idées que la lecture et l'expérience de la vie fourniront par la suite. *Les faits et les idées n'ont une influence réelle et utile sur l'esprit que si, à mesure qu'ils se produisent, l'esprit les systématise et les coordonne avec d'autres faits et d'autres idées* ; sinon ils resteront inertes et seront comme s'ils n'existaient pas. Un des principes de l'éducation, c'est précisément l'impuissance de l'éducation à donner autre chose que des *directions générales* de pensée et de conduite. L'instruction la plus complète ne fournit que des connaissances nécessairement insuffisantes, et qui seront en quelque sorte englouties dans la multitude d'expériences qui composent la vie (1). »

Il faut donc faire un choix parmi les connaissances, et puisque le but principal de l'éducation est, non pas de *remplir*, mais de *former et agrandir* (2) l'esprit, il faut le tourner de préférence vers celles qui l'élèvent et le purifient par l'amour désintéressé du vrai, du

(1) Guyau, *Education et Hérité*, ch. iv, n. 2.

(2) Montaigne dit qu'il faut avoir « des têtes bien faites », non des « têtes bien pleines ». Mais avant tout, il faut avoir des cœurs bien placés.

beau et du bien, comme les lettres et les arts, la métaphysique et la morale et surtout la religion.

Mais pour éviter que l'esprit effleure tout sans s'attacher à rien, il faut inculquer l'amour d'étudier jusqu'au fond, *d'approfondir*. Ce désir d'approfondir, dirons-nous avec l'auteur précité, « ne fait qu'un avec la sincérité parfaite, le désir de trouver le vrai, car il suffit d'un peu d'expérience pour reconnaître que le vrai ne se trouve jamais trop près des surfaces et qu'il faut, en toute question, creuser et peiner pour y arriver. »